

Le grand corps : Individuel, Affections et politique dans la philosophie de Spinoza.

N'Dré Sam, BEUGRE.

Cita:

N'Dré Sam, BEUGRE (2019). *Le grand corps : Individuel, Affections et politique dans la philosophie de Spinoza*. Pontificia Universidad Javeriana, 10 (3), 116-132.

Dirección estable: <https://www.aacademica.org/ndresambeugre/7>

ARK: <https://n2t.net/ark:/13683/pr5C/uke>



Esta obra está bajo una licencia de Creative Commons.
Para ver una copia de esta licencia, visite
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.es>.

Acta Académica es un proyecto académico sin fines de lucro enmarcado en la iniciativa de acceso abierto. Acta Académica fue creado para facilitar a investigadores de todo el mundo el compartir su producción académica. Para crear un perfil gratuitamente o acceder a otros trabajos visite: <https://www.aacademica.org>.

Le grand corps : Individuel, Affections et politique dans la philosophie de Spinoza

*N'Dré Sam Beugré
Docteur en Philosophie*

Résumé : Dans cet article, le philosophe néerlandais, Spinoza veut atteindre, et nous aider à atteindre, le bonheur total et absolu qui prend en compte la santé mondiale, c'est-à-dire un bien-être qui contemple tout le corps, pas seulement une de ses parties et un plaisir qui prend en compte toutes les dimensions temporelles. Il s'agit d'atteindre le maximum de bonheur qu'un être humain peut éprouver, en plus d'atteindre un tel État-providence, qu'il ne peut être terni par quoi que ce soit ou par quelqu'un d'autre. Pour y parvenir, il est nécessaire de fonder nos vies sur la connaissance et de jeter les bases d'une métaphysique, d'une physique, d'une épistémologie et d'une anthropologie afin de soutenir notre éthique et de savoir nous conduire pour atteindre le bonheur suprême ou, comme l'appelle Spinoza, *la béatitude*. Le bonheur ou la *béatitude* suprême est obtenu par l'acte de savoir. Cependant, cette connaissance n'implique pas la suppression des affections, mais l'utilisation rationnelle de celle-ci. L'affection qui crée la connaissance doit nous inciter à un comportement rationnel. Plus nous connaissons une affection, moins l'esprit souffrira pour sa cause et nous serons en mesure de le contrôler beaucoup plus.

Mots-clés : Individuel, Affections, Corps, bonheur, Spinoza

abstract: In this article, the Dutch philosopher, Spinoza wants to achieve, and help us achieve, total and absolute happiness that takes into account global health, that is to say a well-being that contemplates the whole body, not just one of its parts and a pleasure that takes into account all the temporal dimensions. It is about achieving the maximum happiness that a human being can experience, in addition to achieving such a welfare state, that it cannot be tarnished by anything or anyone else. . To achieve this, it is necessary to base our lives on knowledge and to lay the foundations of a metaphysics, a physics, an epistemology and an anthropology in order to support our ethics and to know how to lead us to achieve supreme happiness or, as Spinoza calls it, bliss. Supreme happiness or bliss is obtained through the act of knowing. However, this knowledge does not imply the removal of ailments, but the rational use of it. The affection that creates knowledge should prompt us to behave rationally. The more an affection we know, the less the mind will suffer for its cause and we will be able to control it much more.

Keywords: Individual, Affections, Body, happiness, Spinoza

Dans son travail, Spinoza soulève sérieusement le problème du bonheur. Comment pouvons-nous être aussi heureux que possible, c'est-à-dire comment maximiser notre

pouvoir ? Ce sera également la question de ligne directrice de notre essai. Pour répondre à cette question, nous suivrons le même chemin que notre auteur. Car, si la philosophie de Spinoza est une philosophie pratique, une pensée qui cherche à avoir des effets sur la réalité afin de la transformer et de nous aider à atteindre notre bonheur, elle est basée sur une métaphysique, une épistémologie et une anthropologie afin de soutenir son éthique et sa politique. Dans ce sens, la philosophie spinozienne est un excellent exemple de « grande histoire ». Pour Spinoza, l'objectif de l'éthique est d'atteindre la plus grande augmentation de la joie. Atteindre un bonheur aussi stable pour l'être humain, en renforçant l'esprit afin que chaque individu soit le moins affecté possible par l'inclément du destin. Cette force d'encouragement, qui doit guider la pratique, est obtenue à partir de la connaissance précise du fonctionnement de la nature et de notre nature. L'éthique spinozienne est basée sur une connaissance rigoureuse du fonctionnement de l'univers, ainsi que sur notre position dans le cosmos. Qu'est-ce qu'un individu ? Comment l'esprit et le corps se rapportent-ils ? Comment sommes-nous déterminés par les passions et comment pouvons-nous être plus libres à leur sujet ? Comment un État rationnel et raisonnable est-il organisé ? Dans mon ouvrage, je répondrais à ces questions et pour cela, j'entreprendrais une analyse de la pratique et de la formation de l'individu et de la communauté en fonction de leur *conatus*. Il faut comprendre l'homme dans la société de la même manière que les passions sont comprises : les étudier géométriquement dans leur réalité concrète. Juste savoir positif peut décider, et dans quelles conditions, si l'homme peut être libre au sein de la société. Tant individuellement que socialement, c'est la réalité elle-même, l'essence de la nature humaine, où l'on peut découvrir les moyens de fonder la sécurité, l'État et la vie humaine digne de ce nom, c'est-à-dire la vie humaine dans toute sa plénitude affective et intellectuelle. La politique ne peut changer l'homme qu'en le sous-faisant comme il est.

Spinoza est un penseur qui prend des traditions vieux corps et l'esprit de soins pour obtenir le bonheur suprême. Cependant, Spinoza a des idées particulières sur ces deux concepts et dans l'exposition des deux est très critique et innovant en ce qui concerne la tradition. Je trouve pertinent de bien lire et comprendre la pensée de Spinoza afin que nous puissions comprendre comment elle donne à la tradition un spin. La pensée de Spinoza est destinée à être révolutionnaire et est à bien des égards révolutionnaires. Dans cet essai, je veux me concentrer sur le concept de corps que Spinoza gère et qui est étroitement liée à la catégorie de l'individu. La façon dont l'individualité est pensée chez Spinoza, a de nombreuses conséquences éthiques et politiques que Spinoza pense que le corps de l'immanence et par rapport à d'autres choses. Le corps ou l'individu n'est pas une substance, mais est une « voie » dans le commerce continu avec d'autres entités. De même, pour Spinoza, l'esprit n'est pas le principe suprême du gouvernement qui a prévalu dans la tradition philosophique qui lui est soumise, mais n'est que l'idée du corps existant dans l'acte. Cela signifie que l'esprit, dans l'être humain, est la conscience et, surtout, la conscience du désir de notre corps. Cela rend l'esprit pas la direction ou la gouvernance de l'organisme, plutôt ses fonctions restent limitées uniquement à la production de concepts et à la compréhension de la nature. L'esprit et le corps forment alors la même réalité vue de deux points et de vue différents. Mais si l'esprit ne gouverne pas le corps, comment est-il alors déterminé ? La réponse donnée par le philosophe néerlandais est : un corps est déterminé par l'ensemble, par

l'ensemble des causes dans lesquelles le corps est inscrit et inséré. Spinoza appelle tout cet ensemble de causes Dieu ou la nature.

Unité du corps et de l'esprit

La philosophie de Spinoza est une philosophie de pratique, c'est-à-dire qu'elle a, comme objectif principal, celle d'articuler et de réguler tous les actes des êtres humains de telle sorte qu'ils atteignent le bonheur suprême. Le but du spinozisme est la santé et la béatitude et cela a été établi dès le début « ... J'ai finalement décidé d'examiner s'il y avait quelque chose qui était un vrai bien capable de communiquer, et d'une telle nature qui, à elle seule, rejetait tous les autres, cela affecterait l'humeur ; De plus, s'il y avait quelque chose qui, trouvé et possédé, me faisait jouir éternellement d'une joie continue et suprême »¹. Spinoza cherche à atteindre une nature supérieure, transcender la vie quotidienne et la vie ordinaire de la plupart des gens, et à son tour chercher les autres pour atteindre cette nature suprême. La véritable préoccupation philosophique de Spinoza est de combattre ce qu'on appelle l'aliénation depuis le XIXe siècle et que le philosophe néerlandais appelle superstitions, mauvaises passions, violence, tyrannie politique, dogmes religieux et sociaux. Le spinozisme est un véritable appel à l'amitié des hommes et à la vraie liberté, de sorte que la philosophie est subordonnée à l'éthique, elle a un sens éthique. La connaissance est un moyen et un fondement pour l'organisation de l'existence humaine en vue de sa joie et de sa liberté. Il s'agit d'accéder simultanément à la liberté et à la joie. Pour cela, il est nécessaire de : 1/La jouissance d'une certaine structure d'être. 2/ La connaissance de l'union et concordance de l'esprit avec l'ensemble de la nature. 3/ Une société capable de permettre au plus grand nombre de ses individus d'arriver, aussi difficile et aussi sûrement que possible, à cette fin.

L'état suprême de joie implique la relation réfléchie entre l'homme et Dieu. Seulement, pour Spinoza, Dieu n'est pas une personne, ni un être autre que le monde, est le monde, ou, pour parler plus précisément, Dieu est la nature comprise dans toute son infini. Pour comprendre, que ce soit l'homme, ou toute autre personne singulière, nous devons réaliser la réalité dans tous ses aspects et dans toute sa richesse, en s'appuyant sur un système rationnel et démonstratif qui exprime les grandes lignes de la structure de la nature. Pour cette raison, Dieu ou la substance sont le point de départ, car c'est l'infini d'où tout surgit. Tout est en Dieu ou en substance et tout est généré en Lui. Dieu est une cause libre de toutes choses, car Il travaille par la vertu et par la nécessité même de sa nature, c'est-à-dire par lui-même et sans être forcé par quiconque. Le projet spinozien commence avec Dieu, avec l'absolu. Le chemin de la pensée commence par l'infini. Un être absolu (Dieu, *ens realissimum*) se compose de la myriade d'attributs, et est à la fois unique et absolu. C'est l'être qui est la cause de lui-même et qui est nécessaire, son essence implique l'existence. Cette cause sui est le pilier essentiel du soutien de l'être. Être défini dans son pouvoir d'exister et de produire. Spinoza appelle la substance en étant infinie qui fonde tous les êtres et est présent

¹ Spinoza, *Traité de la Réforme de l'entendement*, § 1

partout et en toutes choses. La substance englobe tout et en tant que fondateur et parfait ne devrait pas exister, mais lui-même. Dieu, ou la substance, ou la nature, est infinie, parfaite, et la cause de lui-même.

La substance, c'est l'être. Mais cet Être est l'ensemble des déterminations causales du monde et non une réalité transcendante qui serait située à l'extérieur ou derrière le monde. La révolution spinoziste apparaît dès le début du système : l'Être absolu n'est pas séparé du monde, il n'est jamais transcendant, mais *strictement immanent*. Tout existe dans ce monde, tout se joue dans le monde. L'autosuffisance de ce monde est telle, son infini et son unité si radicale, que ce monde unique peut être appelé substance, puisqu'il a tous les attributs traditionnellement liés à ce concept. Il n'y a qu'une seule substance qui doit son existence à elle-même et est Dieu ou la nature. Cela signifie qu'il n'y a rien de littéralement trop naturel, mais que tout ce qui se passe est le résultat de lois naturelles et de leurs processus. En raison de sa perfection, Dieu ne peut pas agir par caprices ou être soumis à la fortune. Il ne peut y avoir de miracles ou d'« exception » dans l'ordre naturel. Les gens ordinaires semblent admirer la puissance divine plus quand, en raison de sa propre ignorance, il interprète certains événements comme tandis que le sage admire la régularité des processus divins et est satisfait et heureux de pouvoir les expliquer. Comme le dit Einstein, « Dieu ne joue pas aux dés », ce que l'on pourrait lire ainsi en termes spinoziens : « Il n'y a rien de contingent dans la nature, mais, en raison du besoin de nature divine, tout est déterminé à exister et à agir d'une certaine manière »². Ainsi, tout est articulé selon les lois éternelles de la nature divine. Tout est articulé de la même manière, suivant la même légalité. Par conséquent, si nous voulons expliquer la nature, elle ne peut pas être d'un agent extérieur à elle, mais la nature doit être comprise à partir de ses propres processus.

Le philosophe néerlandais réfute également l'idée d'un Dieu moral qui impose des commandements aux gens. Bien sûr, Dieu ne peut rien commander, si Dieu est absolument omnipotent, comme le croit Spinoza, il lui est impossible de commander quoi que ce soit, car cela impliquerait le désir ou le manque dans sa nature, ce qui est contradictoire avec son essence. Dieu en tant que créateur absolu et infini ne peut ni commander ou ordonner quoi que ce soit, croit-il seulement. Pris rigoureusement, le concept de Dieu n'implique rien de normatif. Ce sont les prêtres (les pasteurs) et les tyrans qui utilisent la parole supposée de Dieu pour manipuler et dominer les passions des autres êtres humains selon leur volonté. Les théologiens utilisent le Dieu anthropomorphe pour mener les peurs et les espoirs des ignorants. Nietzsche a dit que nous avons péché de manque de créativité, depuis plus de deux mille ans ont passé et nous n'avons pas créé de dieu. Je ne pense pas que cette condamnation s'applique à Spinoza. L'auteur de *l'Éthique* a géométriquement développé un concept noble de Dieu basé sur des définitions traditionnelles cause de la substance et de la cause de lui-même. De cette façon, Spinoza enlève toute trace d'anthropomorphisme en Dieu afin qu'il puisse penser à un Dieu qui est vraiment divin, un Dieu qui vit à la hauteur de ce nom. Dieu n'est ni sage ni bon, ni n'a d'autres biens qui peuvent aussi être attribués aux êtres humains. Au contraire, Dieu est unique, infini, avec une puissance absolue. Tout est en Dieu et tout est généré en Lui. Dieu est une cause libre de toutes choses, car Il travaille par la vertu et par la nécessité même de sa nature, c'est-à-dire par lui-même et sans être

² Eth. I, Prop 29

forcé par quoi que ce soit. C'est l'être qui est la cause de lui-même et qui est nécessaire, son essence implique l'existence. Il convient de noter que, pour Spinoza, être est interprété d'une manière éminente comme un verbe, c'est-à-dire comme une expression d'activité ou de pouvoir. C'est pourquoi les êtres ne doivent pas être considérés comme une chose ou une réalité statique, mais comme une activité et un pouvoir d'exister, d'affecter et d'être affectés. Cette puissance infinie s'exprime dans les différentes façons d'être. Dieu est avant tout une puissance infinie, car c'est la seule chose qui existe ou qui peut exister en sa propre puissance et qui, en même temps, est la puissance déterminante infinie de toutes les choses qui existent et qui ne sont que des voies ou des voies d'être de Dieu.

Le *conatus* l'économie politique des passions

Spinoza pense que le corps. Toute la théorie de l'unité du corps et de l'esprit que nous avons analysée jusqu'à présent y mène. Quand Spinoza dit : « ... le fait est que personne, jusqu'à présent, n'a déterminé ce qu'un corps peut »³. L'auteur de *L'Éthique* se réfère au fait que, au lieu d'avoir étudié l'être humain comme une réalité appartenant à la nature, comme une chose qui suit ses propres lois, il a été étudié, et ici Spinoza pense aux philosophes stoïques et Descartes, comme si elle était une exception dans l'ordre naturel. Comme si l'homme était « ans la nature, comme un empire au sein d'un autre Empire »⁴. L'être humain est un individu déterminé de la même manière que les autres modes ou entes que nous trouvons dans la nature et, en tant que tel, est un point nodal dans la chaîne causale déterminante. L'homme n'est jamais une entité à laquelle on peut attribuer une certaine autonomie ou un privilège ontologique. Spinoza cherche à comprendre la nature humaine, pas pour la dénoter ou la louer. À cette fin, il étudiera la réalité humaine philosophiquement dans sa propre détermination et dans « les actes et les appétits humains comme s'ils étaient une question de lignes, de surfaces ou de corps »⁵. Ce que Spinoza réalise dans *l'Éthique*, c'est d'encadrer la nature et la force des affections à travers une analyse rigoureuse d'eux. Grâce à cet examen, le philosophe néerlandais démontrera comment les affections ne sont pas un manque, mais exprimera la puissance des individus. Grâce à cette étude, Spinoza cherche à comprendre l'homme d'une manière tout à fait réaliste, objectivement, sans sentimentalité ou moralisme d'aucune sorte, comme ceux qui louent une nature humaine qui est inaccessible et n'existe pas du tout alors que seulement infâme et condamner celui qui existe réellement. Il s'agit de donner raison, d'expliquer, pas de juger. Comprendre au lieu de se lamenter, c'est découvrir le pouvoir vital de chaque passion. Il faut comprendre le corps d'elle-même, dans toute sa complexité. Pour cela, il faut tenir compte de la nature des autres corps qui déterminent leur individualité. Autrement dit, vous devez étudier chaque organisme dans l'ensemble ou le contexte dans lequel il est enregistré et non isolé. Les affections ne peuvent être connues que si les autres corps agissant sur le corps étudié sont considérés. Le corps doit être analysé dans la concrétisé de sa matérialité.

³ Eth. III, Prop 2 sc.

⁴ Eth. III préf.

⁵ Idem

Pour tenir compte des changements dans le corps et les fluctuations de l'humeur, Spinoza utilise le terme « affections » en l'utilisant d'une manière médicale. De ce mot Spinoza sera en mesure d'expliquer comment la puissance d'un corps se développe et diminue et ce que les choses ou les situations peuvent ou ne peuvent pas venir à vous. Mais surtout, c'est à partir de son analyse des affections, comme Spinoza explique comment les hommes ne sont pas d'accord les uns avec les autres la plupart du temps à cause des passions et comment ils pourraient en venir à s'entendre par la raison. Cependant, ce qui apparaît à première vue sur les affections est, comme le soulignent les moralistes, l'instabilité et la variabilité. En étudiant la vie affective, nous rencontrons des nuances si différentes qu'il semble impossible de les traiter géométriquement sans la dévitalisation. C'est pourquoi Spinoza découvre et analyse est qu'il y a une certaine logique d'affections derrière son désordre supposé. L'explication causale devrait permettre de reconstruire le réseau affectif à partir des mêmes sources dans lesquelles ce réseau a été produit. Nous devons analyser les fondements sur lesquels repose tout le système de vie affective et ainsi donner au système une sorte de stabilité et de permanence, puis atteindre les subtilités et les variations de nos actions et de nos passions. Avec l'analyse géométrique des affections humaines, Spinoza parvient à expliquer l'ensemble des manifestations de l'affectivité à travers un système théorique permanent de déterminations qui restaure à la vie affective son caractère naturel et élimine définitivement les illusions de libre arbitre ainsi que les préjugés moraux qui autorisent cette illusion. La conscience peut être libre de croire et de donner à l'esprit un pouvoir imaginaire sur le corps, puisqu'elle ne retient que les effets et ignore les causes, elle ne sait pas ce que le corps peut dépendre de ce dernier, qui le font réellement fonctionner. Quand Spinoza pense aux affections qu'il pense en termes de pouvoir, d'ailleurs, il pense en termes d'augmentation ou de diminution. « Par affection, je comprends les conditions du corps, par lesquelles il augmente ou diminue, est favorisée ou lésée, le pouvoir d'agir de ce même corps, et je comprends, en même temps, les idées de ces conditions »⁶.

Les affections sont l'étape consciente ou, plutôt, le sentiment du passage des totalités moins puissantes aux totalités plus puissantes ou l'inverse. Cette étape vers un pouvoir plus ou moins élevé sont aussi des façons de penser ou de ressentir l'esprit et nous ne sommes conscients d'eux que dans la mesure où ils déterminent notre pouvoir d'agir. Comme nous l'avons déjà souligné, le corps humain est un individu qui est en contact avec les autres corps uniques du monde. Il vit en relation avec eux. Lorsque la rencontre de l'un de ces modes provoque dans notre corps, qu'il s'agisse d'un avantage ou d'un mal, ce que Spinoza appelle une affection se produit en nous. Notre corps est un individu qui est ouvert aux autres choses dans le monde. Par conséquent, notre corps peut être affecté de plusieurs façons, certains sont bénéfiques ou utiles pour nous, d'autres sont nocifs pour nous, la plupart sont tout simplement indifférents à nous. Mais c'est à cause de cette ouverture au monde que nous avons des échanges commerciaux avec les entités environnantes et que notre pouvoir de travailler peut-être-affecté de bien des façons. L'homme est soumis à des passions parce qu'il est un être dans le besoin, il a besoin des autres choses singulières pour maintenir ou augmenter son pouvoir, c'est-à-dire les relations de mouvement et de repos qui constituent son individualité.

⁶ Eth. III déf. 3

Selon Spinoza, nous pouvons être la bonne cause de nos affections, ou nous pouvons être une cause inadéquate ou partielle. Nous sommes la bonne cause lorsque nous agissons ou agissons, c'est-à-dire lorsque l'effet produit est suivi de notre propre action et que l'acte est compris par nous-mêmes, c'est-à-dire que l'effet est clairement et distinctement compris par la cause. C'est dans ce cas que nous menons une action ou un travail. Au contraire, nous sommes une cause inadéquate ou partielle lorsque nous souffrons, c'est-à-dire lorsque quelque chose ne se produit que par la passivité, lorsque « nous nous laissons » ; dans ce cas, nous souffrons d'une passion. L'individu humain est, dans la plupart des cas, passif. Sa servitude pour les causes extérieures, d'une part, l'aliène, d'autre part, l'engage à former avec l'autre communauté en conflit pour survivre, rester en vie. C'est ainsi que Spinoza pense au corps en termes de passivité et d'activité. L'esprit et le corps font partie de la même impulsion parce que l'esprit est l'idée des conditions du corps. C'est par l'esprit que nous pouvons agir : nous agissons quand nous avons des idées appropriées, c'est-à-dire quand nous sommes conscients de la situation dans laquelle nous sommes, et nous souffrons quand nous avons des idées fragmentaires et fausses, c'est-à-dire quand les forces obscures que nous ne connaissons pas nous coercitive à se comporter d'une certaine manière.

Spinoza pense l'univers en termes de puissance. La substance, qui est Dieu ou nature infinie, est, comme nous l'avons souligné, infinie et cause sui. Elle est la puissance maximale et infinie. Les choses singulières avec des modifications de cette substance. Mais aussi ces choses uniques sont considérées par Spinoza comme des « paquets » de puissance. Toutes choses, des corps les plus simples, cherchent à rester dans l'état de mouvement et de repos dans lequel ils se trouvent. Les corps simplistes sont déterminés par d'autres corps à se déplacer ou se reposer par d'autres corps, mais une fois qu'ils acquièrent un état, ils cherchent à rester en elle et ne changera pas jusqu'à ce qu'ils entrent en collision à nouveau avec d'autres corps et donc, à l'infini. De même, les corps les plus complexes, les individus composites auront tendance à maintenir la même relation de mouvement et de repos entre les parties qui les composent pour maintenir leur individualité. C'est pourquoi Spinoza dit : « Chaque chose s'efforce, tout en son pouvoir, de rester dans son être »⁷. Ainsi, nous sommes au centre et au début de la philosophie spinozienne. Cette proposition est l'une des plus importantes de l'éthique et qui articule le système, car c'est le point de départ de toute la théorie des passions, de l'éthique spinozienne et de la politique. Le mot *conatus*, habituellement traduit par l'effort, est la forme de fond du verbe latin *conor*, *conari*, qui signifie préparation, enrôlement, préparation à quelque chose, entreprise ou action. En ce sens, il est utilisé par Terencio quand il dit : « *ego obviam conabar tibi* », je me prépare à aller à votre réunion ou aussi Cicéron dans la phrase : « *Mágnam opus et arduum conamur* », nous nous préparons à aller à une œuvre grande et difficile⁸. Le *conatus* est la disposition existentielle de chaque corps, la force ou la puissance à partir de laquelle il affirme son être. L'effort de persévérer dans l'être est un pouvoir d'existence et d'action, une force naturelle et vitale.

Spinoza donne la raison pour le *conatus* de deux manières différentes ; un point négatif et un positif : quand le philosophe néerlandais explique le *conatus* d'une manière négative

⁷ Eth. III, Prop. 6

⁸ Cf. Pierre, Macherey, *Introduction à l'Éthique de Spinoza : La troisième partie, la vie affective*, Paris, PUF, 1995. p. 80.

ce qu'il veut dire, c'est qu'aucun corps ne peut être détruit par quelque chose qui vient de son être, de sa propre essence. Il est impossible, selon Spinoza, que rien ne porte ou n'ait en lui-même le germe de son anéantissement. Pour l'auteur de *l'Ethique*, parler d'un « pouls de la mort » est un non-sens. Si les choses périssent, c'est parce qu'elles se rapportent à d'autres choses qui ne correspondent pas à elles et finissent ainsi par être détruites par des causes extérieures et externes. C'est le médium, c'est qu'il tue les autorités singulières. D'autre part, lorsque Spinoza explique le conatus d'une manière positive, il se réfère à l'entes étant composé de pouvoir. Ce pouvoir est ce qui est en soi l'essence des choses singulières. *Conatus* est, pour Spinoza, une loi qui régit tous les modes ou corps de la nature. Elle s'applique à tout et donc aussi à la réalité humaine. Les choses, si elles n'ont pas se rapportent à d'autres choses qui délimitent leur pouvoir, ils auraient une existence indéfinie, puisque seuls les externes peuvent les détruire. Cependant, cette éternité ne correspond qu'à être substantielle ou Dieu, qui existe sans référence au temps ou à la durée, puisque sa puissance reste toujours stable, sans augmenter ou diminuer, en plus qu'elle existe en raison du besoin même de sa propre nature⁹. La puissance de Dieu n'a pas de limites, elle est absolue, mais celle des choses singulières est limitée par celle d'autres choses et de s'affirmer qu'elles doivent s'opposer à tout ce qui peut les priver de leur existence, c'est-à-dire de changer leur relation de mouvement au repos afin qu'elles soient transformées en autre chose.

Le conatus représente l'essence actuelle de tout, c'est un fait universel, et donc aussi le fondement de tout individu humain et de toute réalité humaine. L'homme est essentiellement constitué comme un dynamisme, comme un effort explicite et conscient d'exister. Persévérer dans l'existence n'est pas une lourdeur ou un acte végétatif, mais il est « effort », un mouvement, et chaque individu est conscient de cet effort. Comme le dit Matheron : « Vivre, c'est vivre selon mon existence individuelle ; Donc, quand je perds telle ou telle chose, je meurs, comme si mon sang circule encore. Persévérer dans l'être, pour chaque être, c'est persévérer dans son « *in suo esse* » »¹⁰ L'effort existentiel de l'être humain est de mettre à jour toutes ses potentialités individuelles. Il ne s'agit pas de durer plus longtemps, mais de vivre, de vivre dans toute sa richesse et avec toute la satisfaction et la joie possibles. Conatus est le pouvoir d'agir et en l'homme de s'efforcer de persévérer dans l'être des moyens d'augmenter son potentiel. L'essence de chaque chose est son effort particulier pour persévérer dans l'être. Ce conatus est propre à tous les corps naturels, mais dans le cas des êtres humains, il a des formes spéciales sur lesquelles Spinoza jette les bases d'une doctrine rationnelle de l'affectivité. L'être humain est un composé du corps et de l'esprit et, comme toute façon finie existante, cherche à persévérer dans l'être. C'est en ce sens que les êtres humains sont un pouvoir expansif à la recherche de l'affirmation et de la réalisation de soi. Exister et préserver l'existence, c'est reproduire la complexité corporelle et mentale. C'est ainsi que Spinoza dit : « Car je n'ose pas nier que le corps humain, tout en préservant la circulation sanguine et d'autres choses que l'on croit être des signes de vie, peut néanmoins être sa nature par un tout autre. En effet, aucune raison ne m'empêche de prétendre que le corps ne meurt que lorsqu'il s'agit déjà d'un cadavre. L'expérience elle-même semble persuader plutôt autrement. Car il arrive que parfois un homme éprouve de tels changements

⁹ Cf. Eth. I, déf. 8

¹⁰ A., Matheron, *Individu et communauté chez Spinoza*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1988. p. 89

qu'on ne dirait guère de lui qu'il est le même »¹¹. Le corps et l'esprit ne sont pas une réalité statique, mais doivent être conçus comme une individualité dynamique, en mouvement perpétuel. Exister ou être est pour Spinoza puissance et l'activité. L'individualité consiste en un processus perpétuel de transition entre différents États en fonction de circonstances favorables ou défavorables pour la préservation de l'existence.

Production de l'organe politique

Nous sommes déjà pleinement dans le problème politique : comment est-il possible pour les différents individus humains de s'entendre les uns avec les autres afin de former une communauté stable dans laquelle chacun augmente son pouvoir de travail ? Spinoza répondra à cette question de deux manières différentes : la première sera une réponse que nous pouvons appeler l'éthique ; et cela consistera à expliquer comment les hommes vivant sous la direction de la raison devraient se joindre ou être d'accord les uns avec les autres. Ce type de réponse a, dans une très large mesure, un biais d'hypothèses et donc il aura un trait nettement contre-factuel et dans le travail de Spinoza, nous le trouverons principalement dans l'éthique. Lorsqu'ils seront connus, la réponse que nous appellerons la politique cherchera à répondre à la question de la cohésion de l'État et de l'unité entre les hommes lorsqu'ils seront sujets à des passions, de sorte que cette réponse aura une coupe clairement réaliste et consistera en l'élaboration et l'analyse des fondamentaux sur lesquels l'appareil d'État devrait s'appuyer pour que, même si les hommes sont guidés par un appétit irrationnel, agissent au profit du collectif. La réponse politique concerne les institutions et la légalité nécessaires à la stabilité et à la sécurité de l'État et est avant tout dans des œuvres telles que le traité théologique et politique et le traité politique inachevé. Ces deux types de réponses à entremêler pour façonner la façon dont Spinoza aborde la question de la politique. La réponse au problème des passions que nous avons appelé « éthique » a à voir avec la construction d'un idéal de la vie humaine que Spinoza veut nous faire atteindre. Lorsque le philosophe néerlandais a l'intention d'écrire une éthique, il indique clairement qu'il s'agit de penser au bien et au mal selon notre nature. Et le bon et le mauvais sont toujours des termes relatifs au modèle de la nature humaine que nous avons l'intention d'atteindre. Comme le dit Spinoza : « Je comprendrai à partir de maintenant, le « bien » que nous savons à coup sûr être un moyen de se rapprocher de plus en plus du modèle idéal de la nature humaine que nous proposons. Et par « mauvais », d'autre part, je comprendrai ce que nous savons nous empêcher certainement de faire référence à ce modèle »¹².

L'homme est l'entité agissant qui agit à des fins ou des objectifs. Bien que ce soit une erreur, comme nous l'avons vu, d'étendre à la nature le but, dans l'être humain, il est indéniable que nous travaillons à suivre une fin. Spinoza utilise la comparaison avec l'artisan, qui agit toujours afin de produire quelque chose selon le but ou le modèle qu'il a dans son esprit. Étant donné que tout artisan ou travailleur qui a décidé de faire quelque chose, il considérera qu'il est fini ou terminé quand enfin il correspond au modèle qu'il avait à l'esprit lors de l'exécution de cette production. De cette façon, nous ne pouvons juger que

¹¹ Eth. IV Prop. 39 sc

¹² Eth. IV préf.

quelque chose est parfait ou imparfait quand nous connaissons l'objectif de l'auteur et savons qu'il est venu si près ou s'est éloigné de lui. En ce sens, Spinoza semble tout à fait d'accord avec Marx quand ce dernier dit : « Ce qui distingue avantagement le pire maître maçon de la meilleure abeille, c'est que le premier a modélisé la cellule sur sa tête avant de la modéliser sur la cire. Lorsque le processus de travail est consommé, un résultat ressort qu'avant le début du processus de travail existait dans l'imagination du travailleur, c'est idéalement »¹³.

Pour pouvoir juger quelque chose, et faire une éthique, c'est-à-dire pour qualifier les actions des hommes, il est nécessaire d'avoir un modèle, sans lui, il est impossible d'évaluer quoi que ce soit. Par conséquent, les humains ont inventé artificiellement certains modèles universels pour les choses qu'ils fabriquent tels que les maisons, les bâtiments, les ponts, les tours, etc., selon lesquels nous évaluons, évaluons ou jugeons ces choses, et ainsi, nous appelons parfait ou imparfait ce qui semble s'adapter ou ne pas correspondre au modèle que nous avons dans notre esprit. C'est parfait ce qui convient à la fin que nous poursuivons.

De cette façon, la perfection, dans les choses humaines, se réfère à la finition ou la conclusion d'une œuvre et le contraste avec un modèle idéal est nécessaire. Par conséquent, on ne peut pas parler de perfection ou d'imperfection des choses de la nature, car elles ne sont pas faites par l'homme. Bien que les êtres humains forment des idées universelles pour n'importe quel corps dans leur esprit, c'est une erreur de vouloir évaluer la nature, car elle ne suit aucun modèle, et exprime finalement la puissance divine, qui est la perfection en soi, c'est-à-dire la puissance suprême et maximale. Dans la nature, il n'y a pas de fins parce qu'il agit selon la même raison pour laquelle il existe, de sorte qu'il n'a aucun but d'agir. Dans le même dans l'être humain, ce but n'existe que dans l'imagination, en prenant l'exemple de Spinoza, en faisant une maison, le but n'est « en direct », mais l'appétit que l'homme a à imaginer les avantages de la vie domestique. Ainsi, la perfection et l'imperfection sont « seulement des façons de penser » qui résultent de la comparaison de plusieurs individus que nous supposons du même sexe. En ce qui concerne les êtres humains, et l'éthique, la perfection et l'imperfection ne sont que des moyens métaphoriques de désigner des degrés de pouvoir plus ou moins élevés chez chaque individu donné. Spinoza propose un modèle idéal de la nature humaine, auquel il serait commode pour nous d'adhérer afin de maximiser notre puissance. Le philosophe néerlandais propose cet idéal comme quelque chose qui fonctionnera dans le discours comme un horizon critique de la réalité afin de le transformer dans une vue de notre utilité.

En ce qui concerne ces thèmes, l'auteur de L'éthique montre un utilitarisme assez particulier, dans ce travail, il est clair que « c'est bien ce que nous savons avec certitude que ce n'est pas utile », alors qu'il est « mauvais, au lieu, ce que nous savons avec certitude qui nous empêche de posséder du bien »¹⁴. De cette façon, nous avons que le bien sera identifié avec l'utile, et comment il sera utile que ce qui provoque l'augmentation de notre pouvoir de travailler, d'affecter et d'être affecté. À son tour, cette augmentation de pouvoir va être reconnue comme une vertu. Le modèle idéal de la vie de Spinoza est ce qu'il appelle la « béatitude » et qui est le bonheur suprême. Comme nous l'avons vu dans le chapitre

¹³ Karl Marx, *Le capital*, Paris, Puf, 1970, p. 126

¹⁴ Eth. Définitions IV.

précédent, la plus grande puissance à laquelle les êtres humains peuvent aspirer est de connaître Dieu ou la nature, au moment où nous nous sentons partie de cet Ensemble. Il s'agit de la vie philosophique ou, comme l'appelle Spinoza, de vivre sous la direction de la raison. Spinoza parle de ce genre de vie dans la cinquième et dernière partie de son éthique, et nous avons décrit la dernière section du chapitre précédent. Ce genre de vie philosophique ou de béatitude, est quelque chose de très difficile à réaliser, nous pouvons même dire qu'il n'est jamais pleinement atteint et que, d'ailleurs, un revers éthique est toujours possible. Aussi dur que nous nous efforcions de vivre selon les conseils de la raison sera toujours possible une rupture parce que nous sommes des êtres finis, soumis à notre environnement. Même si nous essayons de vivre selon les directives que Spinoza établit pour la béatitude, les autres modes singuliers ou nos propres affections peuvent nous être imposés. Quoi qu'il en soit, ce mode de vie, basé sur la connaissance et la raison, qui est la béatitude, fonctionne comme un idéal régulateur de notre vie individuelle. Spinoza lui-même est le premier à souligner les limites de la raison de gouverner nos vies.

La raison est impuissante aux passions, et en tout cas elle ne peut être imposée que si elle est capable de créer une autre affection plus puissante et anti-affectée qu'elle souhaite combattre. De cette façon, nous pouvons être en mesure de développer des affections actives, dont nous sommes la cause et pas seulement des êtres causés par l'extérieur. Pourtant, Spinoza ne cesse de souligner les lignes directrices nécessaires pour que nos vies soient régies par la raison. Si nous avons raison, et que l'on peut parler d'une dimension idéale dans la pensée spinoziste, en tout cas, ce n'est pas un idéalisme naïf, la solution au problème des passions cherche à établir les conditions de la possibilité d'une vie meilleure basée sur des opinions rationnelles, pour montrer ce qui constitue la véritable utilité de la vie humaine. C'est en ce sens que l'idéal de l'homme libre, de l'individu qui vit guidé par la raison, ouvre un nouvel horizon critique de la réalité afin de la surmonter. La grande différence entre l'hypothèse où le balance de la béatitude et des utopies (que Spinoza lui-même critique) est que la dimension régulatrice de la béatitude survient après un examen approfondi des conditions réelles et pratiques de l'individualité humaine.

Selon l'auteur du Traité politique, les utopies ont échoué parce qu'elles ne parlent pas de la nature humaine telle qu'elle existe et ne considèrent pas les affections, les vices et les conflits qui en découlent, comme si chaque individu était coupable et pouvait, par son libre arbitre, y échapper. Les utopistes détestent les êtres humains et se moquent et se plaignent d'eux. Par conséquent, leurs « utopies » ne proposent pas de modèles d'action valables, mais exposent seulement des discours dénués de sens sur une nature humaine inaccessible, tout en riant de la vraie condition humaine. Ils ne partent pas de la nature humaine telle qu'elle est, afin de proposer un plan d'action, comme ce serait la bonne méthode, mais décrivent, sans fondement supplémentaire, comment ils aimeraient que les êtres humains se comportent. Ils écrivent une satire au lieu d'une éthique, et sont incapables de concevoir une politique qui peut être mise en œuvre. Le philosophe néerlandais cherche à comprendre plutôt qu'à vicier ou à dénouer les êtres humains, il commence par analyser la nature humaine dans la pratique, dans le domaine de la servitude, puis à être en mesure d'examiner les possibilités de libération qui découlent de l'analyse de la nature humaine. Ce n'est qu'en étudiant les mécanismes auxquels tous les êtres humains sont soumis qu'il est possible de trouver l'issue qui nous mène au vrai bien-être et au bien-être suprême, aussi étroit que

puisse nous sembler ce chemin. Spinoza est un réaliste, il est vrai, mais, comme toute éthique, sa pensée a besoin d'un idéal ou un modèle de la nature humaine afin de fonctionner de manière critique. Lorsque Spinoza analyse les affections, en essayant de comprendre la réalité humaine d'une manière rigoureuse et sans préjugés moraux, ce n'est pas pour conclure que nous sommes simplement soumis à eux, mais étudie les affections précisément pour découvrir quelles seraient les chances de transcender cette soumission. La dimension éthique est nécessaire en tant qu'idéal régulateur, comme modèle à partir duquel nous pouvons évaluer nos comportements et ainsi nous orienter dans la recherche du bien suprême, de la vraie utilité, qu'elle soit individuelle ou collective. C'est pourquoi, par modèle ou par idéal régulateur, nous ne parlons pas des histoires ou des fables (utopies) qui seraient inaccessibles dans la pratique, mais du modèle ou de l'idéal qui se pose après l'analyse rigoureuse de la réalité et qui sert à remettre en question cette réalité et donc être en mesure de la surmonter.

Par conséquent, nous pensons que dans toute éthique il y a un mélange entre idéalisme et réalisme et même on peut dire qu'en éthique il y aura toujours cette tension entre ce que nous considérons être les faits et la possibilité que nous ayons de les changer. En fait, si l'éthique de Spinoza donne ce phénomène de tension entre réalisme et modèle idéal, c'est parce que dans notre vie concrète et individuelle nous trouverons aussi ce jeu d'opposés qui fonctionne : nos décisions sont prises dans l'espace qui existe entre ce qui est et ce que nous voulons être. Dans le même temps, les résultats de ces décisions dépendront du « réalisme » avec lequel nous avons agi, c'est-à-dire de la qualité et de la rigueur de l'analyse de la situation afin d'évaluer nos possibilités de décision et d'action. Dans le cas de la théorie politique spinozienne, l'étude de ce que le penseur néerlandais appelle un « modèle de nature humaine » a souvent été négligée. Spinoza imagine une société d'hommes guidé par la raison, une société impossible qui est un point pensé, de sorte que, à partir de là, être en mesure d'être réaliste, c'est-à-dire d'être en mesure d'établir les lignes directrices de la légalité et l'institutionnalité de la société sur la base des « hommes tels qu'ils sont ». La politique doit trouver une solution au problème de la concordance des êtres humains, afin que les êtres humains, même s'ils sont soumis à des passions, agissent comme s'ils étaient guidés par la raison, il est également nécessaire d'analyser à quoi ressemblerait une communauté de philosophes. Comme Marx dit : « Imaginez [...] pour un changement, une association d'hommes libres... »¹⁵.

Pour Spinoza, la vertu est d'être capable d'augmenter notre puissance et notre bonheur en étant capable de persévérer dans l'être. Si nous comprenons cela, il souligne que la société joue un rôle très important dans la poursuite et la réalisation de la vertu et du bonheur, puisque plus les individus unissent leurs forces les uns avec les autres, plus leur puissance et donc leur vertu. Comme le dit Spinoza : « si, par exemple, deux individus qui ont une nature entièrement égale se rejoignent, ils constituent un individu doublement puissant que chacun d'eux séparément. Et donc rien n'est plus utile à l'homme que l'homme; Je veux dire que rien d'autre que les hommes ne peut désirer ce qui est mieux pour la préservation de leur être que d'accepter tous en toutes choses afin que les esprits de toutes les formes comme un seul esprit, et leur corps comme un seul corps, s'efforçant tout à la fois, autant

¹⁵ Karl, Marx, *Le capital*, p. 88. 96

qu'ils le peuvent, de préserver leur être, et de chercher toute utilité commune; où il s'ensuit que les hommes qui se gouvernent avec raison, c'est-à-dire les hommes qui cherchent leur utilité sous la direction de la raison, ne veulent pas pour eux-mêmes quelque chose qu'ils ne désirent pas pour les autres hommes, et sont donc justes, dignes de confiance et honnêtes »¹⁶. Les hommes qui vivent selon les conseils de la raison « naturellement » d'accord les uns avec les autres. En outre, ils connaissent les avantages du partenariat en commun afin d'augmenter leur puissance, de sorte qu'ils cherchent et ont tendance à s'unir avec leurs semblables dans l'amitié ainsi être capable de former un individu plus puissant, capable de mieux résister à l'inclément et la dureté de l'environnement. En outre, l'homme qui vit sous la direction de la raison est sociable, et parce qu'il est conscient que ce qui est le plus utile pour lui est son prochain, il désire pour lui ce qu'il désire pour lui-même. L'homme libre agit toujours avec générosité et amitié. Par conséquent, « n homme libre ne travaille jamais intentionnellement, mais toujours de bonne foi »¹⁷. Les choses sont bonnes ou utiles pour nous dans la mesure où elles correspondent à notre nature, et, pour Spinoza, il n'y a rien qui correspond plus dans la nature que les individus humains qui guident leur destin selon la raison. Les hommes, quand ils vivent sous la direction de la raison, sont nécessairement d'accord dans la nature, de sorte qu'ils sont bons les uns envers les autres. En fait, pour Spinoza, la chose singulière que les êtres humains peuvent trouver pour être le plus utile pour lui est un homme qui vit selon les conseils de la raison. C'est parce que les hommes rationnels sont conscients que, en cherchant leur propre utilité, d'autres hommes sont mieux adaptés à nous. En outre, le bien suprême ou la béatitude, c'est-à-dire la vertu de ceux qui suivent la raison est un bien commun ou une vertu qui ne peut être contestée, de sorte que chacun peut en profiter également sans conflits ou altercations et, au contraire, la recherche de ce bien peut être réciproque et partagée.

Bien que le raisonnement de Spinoza parte toujours du conatus, c'est-à-dire à partir d'un budget franchement égoïste, ces mêmes considérations cherchent à montrer la rationalité de la coopération sociale. Notre empressement à persévérer dans l'être est toujours dans un contexte social. C'est pourquoi les individus rationnels chercheront toujours la compagnie des autres à renforcer sa puissance et sa liberté commune. Le capital commun de la liberté est accru par la cohésion sociale et la coopération. Comme le dit Steven B. Smith : « ... Spinoza imprime une torsion sur le concept de liberté dans un sens fortement démocratique. La liberté n'est obtenue que dans une communauté de personnes rationnelles ». Le conatus qui pousse chaque individu humain à persévérer dans son être acquiert ainsi un caractère social qui nous conduit à rechercher la compagnie et l'amitié de nos semblables, non seulement comme un moyen de survie, mais aussi pour augmenter notre pouvoir et gagner la liberté. De même, l'homme rationnel aspire à un bien pour lui-même, qu'il désire aussi pour d'autres êtres humains, ce bien est la connaissance de Dieu, de sorte que l'homme qui vit sous la direction de la raison s'efforcera pour les autres d'avoir cette connaissance. En outre, parce que l'homme rationnel s'efforce autant qu'il peut de savoir, il ne juge pas ou méprise les autres, car il ne les considère pas libres, mais considère que les actions des

¹⁶ Eth. IV Prop. 18 sc.

¹⁷ Eth. IV Prop. 72

personnes qui vivent soumises à des affections sont, la plupart des cas, le produit de la causalité divine et sont donc sujettes à l'étude plutôt que l'indignation.

Par conséquent, l'individu humain rationnel, au lieu de répondre au feu par le feu et de répondre avec empressement à la vengeance, comprend les causes des actions des autres hommes, et va essayer, dans la mesure du possible, de compenser par l'amour ou la générosité, la haine, la colère ou le mépris qu'un autre peut avoir envers lui. Les hommes libres sont ceux qui vivent selon l'utilisation commune suivant le mandat de ce qui dicte la raison, par exemple, les êtres humains rationnels se prêtent des avantages mutuels et sont les seuls qui peuvent être appelés avec la propriété reconnaissante. C'est parce qu'ils cherchent à s'unir les uns aux autres par l'amitié. Alors que les êtres humains soumis à des passions n'apprécient pas les avantages empruntés, mais « guidé par un désir aveugle est généralement la vente de flatterie plutôt que de gratitude »¹⁸. Les hommes rationnels cherchent, par amitié, et parce qu'ils agissent avec conscience, pour maximiser le pouvoir et la liberté de leurs concitoyens. « L'homme qui se guide pour la raison est plus libre dans l'État, où il vit selon les lois qui lient tout le monde, que dans la solitude où il n'obéit qu'à lui-même »¹⁹. La vraie liberté est, pour Spinoza, d'agir dans les limites de la légalité commune, parce qu'on sait que c'est cette même légalité ou état, qui augmente notre force, notre pouvoir et, par conséquent, nous sommes mieux en mesure d'agir sous différentes formes. La communauté sera toujours plus forte ou plus puissante que la solitude. L'individu n'est libre que dans la mesure où ses actions sont auto-générées, et cela sera plus facile à réaliser dans les cadres juridiques d'un État dans lequel les forces sont réunies. Pour le philosophe néerlandais, le contraire de la liberté n'est pas l'obéissance, mais l'esclavage, où celui-ci équivaut à s'appuyer sur la volonté de l'autre ou à l'ignorance des causes de son propre comportement. Un individu est un esclave dans la mesure où il est impuissant ou incapable de contrôler ses désirs ou ses actions. L'homme rationnel, d'autre part, se connaît lui-même et la nature et cherche donc à libérer l'esprit des haines et des superstitions qui s'opposent à la recherche d'une véritable utilité et donc le bonheur.

Conclusion

L'effort de persévérer dans l'être est au cœur de la philosophie de Spinoza. Tous les corps uniques, que le philosophe néerlandais appelle modes, sont des composés individuels de pouvoir qui cherchent à augmenter leur force d'exister. Spinoza voit tous les modes, c'est-à-dire, toutes choses, comme porteurs d'une part de la puissance divine. Ces mêmes organismes cherchent à augmenter leur puissance ou, en tout cas, à ne pas la diminuer. Les différents modes établissent des relations et des contacts les uns avec les autres, à partir de ces rencontres sont diverses affectations de la puissance de chaque individu ; si la relation à quelque chose est juste, la puissance de cette individualité augmentera, si le rapport est empoisonnement, le pouvoir sera affecté. Spinoza voit le monde comme composé de l'énergie constamment échangeant (puissance) « paquets » les uns avec les autres et considère que de ces chocs et rencontres entre les différents modes la variation de pouvoir entre les

¹⁸ Eth. IV Prop. 71

¹⁹ Eth. IV Prop. 73

différents individus résulte. Différents corps ou particules créent des unités de puissance que Spinoza appelle des individus. L'individu est une réalité qui combine plusieurs corps en raison d'une relation de mouvement et de repos qui gardent les uns avec les autres les parties qui le composent.

L'individu est une structure qui organise les différentes parties qui le forment en une unité de puissance. L'assemblage individuel détermine les pièces qui le constituent formant une réalité fonctionnelle, qui n'est pas substantielle, puisque la substance n'est que l'ensemble de l'univers naturel. Tout ce qui existe a tendance, à persévérer dans l'être. Les entités sont une condition intrinsèque qui les interpelle à augmenter le pouvoir qu'elles ont ou, en tout cas, à garder. Il est impossible, pour le philosophe néerlandais, que quoi que ce soit cherche sa propre mort ou destruction. Bien qu'il soit indéniable que les choses périssent, la destruction de différents individus, la désintégration des particules qui les composaient est due, selon Spinoza, au fait qu'il y aura toujours d'autres choses qui habilitent un certain individu et sont donc en mesure d'y mettre fin. La mort vient toujours de l'extérieur. Si un individu est détruit, c'est parce qu'il ne pouvait pas résister à son environnement et qu'un autre individu plus fort a brisé la disposition du mouvement et du repos qui constituait son individualité. La mort est, pour Spinoza, un phénomène externe et passif. Spinoza pensera au bien et au mauvais en termes d'opposition entre différents êtres particuliers. Le bien et le mal se réfèrent à l'individualité concrète et ne sont rien de plus que des mots qui servent à penser aux phénomènes de santé et de maladie qui peuvent éventuellement affecter les individus. Il n'y a ni bien absolu ni mal, il y a le bien et le mal selon la situation individuelle. La bonne chose est ce qui maintient l'individu stable et puissant, tandis que le mal est, au contraire, ce qui rend l'individu malade ou en état d'ébriété et provoque donc son pouvoir d'agir à être diminué ou détruit. L'éthique spinozienne tourne autour de l'autonomisation de l'individualité humaine. Les êtres humains ne sont pas une réalité qui n'est pas étrangère à la pulsion de persévérer et d'augmenter leur propre être.

Bibliographie

- Spinoza, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 1954.
-----, *De la liberté de penser dans un Etat libre*, Paris, L'Herne, 2007
Irvin Yalom, *Le Problème Spinoza*, Paris, Livre Poche, 2014.
Philippe Amador, *Spinoza : A la recherche de la vérité et du bonheur*, Paris, Dunod, 2019.
Nadler, Steven, *Un livre forgé en enfer*, Paris, H&O, 2018.
-----, *Spinoza*, Paris, Bayard Culture, 2003.
Ferdinand, Alquié, *Leçons sur Spinoza*, Paris, La Table Ronde, 2017.
Robert, Misrahi, *Spinoza*, Paris, Entrelacs, 2005.
-----, *Le Corps et l'Esprit dans la philosophie de Spinoza*, Paris, Synthélabo, 2003.
Balthasar, Thomass, *Être heureux avec Spinoza*, Paris, Eyrolles, 2019.

Gilles, Deleuze, *Spinoza. : Philosophie pratique*, Paris, Minuit, 2005.
-----, *Spinoza et le problème de l'expression*, Paris, PUF, 1968.
Frédéric, Lenoir, *Le miracle Spinoza*, Paris, Fayard, 2017.
Bruno, Guiliani, *Le bonheur avec Spinoza*, Paris, Algora, 2017.
Chantal, Jaquet, *L'unité du corps et de l'esprit*, Paris, Puf, 2015.
-----, *Spinoza ou la prudence*, Paris, Retour, 2019.
Blandine, Kriegel, *Spinoza - L'autre voie*, Paris, Cerf, 2018.
-----, *Les Droits de l'Homme et le droit naturel*, Paris, Puf, 1989.
Thomas, Hobbes, *Léviathan*, Paris, Folio, 2000.
-----, *Du citoyen*, Paris, Flammarion, 2010.
Ovide, *Les Métamorphoses*, Paris, Les Belles Lettres, 2019.
E., Balibar, *La crainte des masses : Politique et philosophie avant et après Marx*, Paris, Galilée, 1997
Bodei, R., *Géométrie des passions. Peur, espoir, bonheur : philosophie et usage politique*, Paris, PUF, 1997
Bove, L., *La stratégie du conatus. Affirmation et résistance chez Spinoza*, Paris, Vrin, 1996.
J., Rancière, *La méésentente : politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995.